

MARDI

26 FÉVRIER 1833.

Ce Journal paraît les Mardi, Jeudi et Dimanche de chaque semaine. On s'abonne au Bureau du Journal, rue de la Préfecture, n. 6; chez M. BARON, libraire, rue Clermont; chez M. BAREUF, libraire, rue Saint-Dominique; et chez M. PENNET, imprimeur du Journal, rue Saint-Dominique. — A PARIS, au cabinet littéraire de M. Raçon, passage du Caire, n. 103.



TROISIÈME ANNÉE.

N° 153.

Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est; pour Lyon, de 7 francs pour trois mois, de 15 francs pour six mois, et de 25 francs pour l'année. On ajoutera deux francs par trimestre pour le dehors. Les lettres et paquets doivent être adressés au Bureau, francs de port.

LA GLANEUSE,

JOURNAL POPULAIRE.



La prison est le Séminaire des Patriotes.

ÉPHÉMÉRIDES

DU JUSTE-MILIEU.

26 février 1832, saisie d'un ouvrage de M. Batture : Du véritable gouvernement de la France. — 27 février 1831, émeute à Redon, (Ille-et-Vilaine) — 27 février 1832, désordres par la garde nationale, à Colmar, (Haut-Rhin.)

RAPPORT

D'un maire à un préfet.

Monsieur le préfet,

Aussitôt que j'eus reçu votre circulaire en date du... par laquelle vous me demandez un état des républicains de ma commune, j'allai trouver M. le curé, à qui je demandai ce que c'était qu'un républicain. Il me répondit que c'était *les bonnets rouges, des buveurs de sang, des brigands de 93 qui, à cette époque, avaient tout pillé et massacré.* Comme tous mes administrés portent des bonnets bleus ou gris, boivent de l'eau ou du vin, et que parmi ceux qui avaient au moins vingt ans en 93, il n'y a que de braves gens, qui n'ont jamais fait de mal à personne, je me disposais à vous envoyer ce que votre porteur de contraintes appelle un procès-verbal de carence, quand l'idée me vint de prier M. N., qui est le plus imposé de la commune, de m'expliquer ce que c'était que vos républicains. Il m'a dit : ce sont des *réveurs, des fous, des faiseurs d'utopies, qui poursuivent une chimère.* — Je rentrais chez moi en répétant ces derniers mots que je ne comprenais pas, quand le hasard m'a fait rencontrer le précepteur des fils de M. N., qui m'a dit qu'il s'agissait d'un certain Thomas Morus, et d'un monstre composé de la tête d'un lion, du corps d'une chèvre et de la queue d'un dragon,

vomissant feu et flamme... Je puis vous assurer, M. le préfet, qu'il n'y a point de ces animaux-là dans ma commune. Quant aux fous, ils sont à l'hospice, et je n'imagine pas que vous ayez la bonté de vous occuper des rêves que nous faisons. Alors je me suis retourné vers M. le percepteur qui, dès les premiers mots, m'a arrêté en me disant : Vous êtes bien bon de vous informer de ces gueux-là. Ils n'ont rien; ils ne sont pas électeurs, ils ne paient pas un sou de contribution. Ça n'est rien qui vaille. — En effet, me suis-je dit en le quittant, quoique presque tous les habitans de ma commune soient dans la misère, ce n'est sans doute pas d'eux qu'il est question dans la circulaire, car M. le préfet, qui représente le gouvernement, ne peut pas s'occuper de gens qui n'ont rien, qui ne paient pas d'impôts..., à moins que ce ne soit pour conscription. *De minimis non curat prætor*, comme dit souvent M. le juge de paix à ceux qui l'importunent pour des bagatelles.

Voulant sortir d'embarras, voulant surtout vous satisfaire, j'ai fait venir l'instituteur. Qu'est-ce qu'un républicain, lui ai-je dit en le voyant? C'est, m'a-t-il répondu, après avoir un peu réfléchi, c'est un homme qui veut imiter les Grecs, les Romains et les Américains. Oh! pour le coup, M. le préfet, je ne sais pas le grec ni le romain, mais je sais un peu d'américain. — J'ai lu Robinson-Crusoé, et je vous certifie qu'il n'est pas un seul habitant de ma commune qui veuille aller tout nud comme *Vendredi*. Ces mœurs là ne conviennent point à notre climat. A ma place un autre se serait découragé!... — J'ai redoublé de zèle au contraire. Il faut en finir avec ces républicains. Allons voir M. le brigadier de gendarmerie. Celui-là sait tout, il me fournira tous les renseignements dont j'ai besoin. Là dessus me voila sur ma monture, me voila au chef-lieu du canton, chez M. le brigadier. J'ai votre affaire, m'a-t-il répondu tout de suite, et il a tiré de sa poche un papier sur lequel j'ai lu :

RÉPUBLICAIN !

Le plus grand zèle, la plus grande activité est recommandée à la gendarmerie pour la surveillance, et s'il y a lieu, pour la poursuite et l'arrestation de cette sorte de malfaiteur. En cas de résistance, il faut empoigner, enchaîner, assommer, etc.

Signalement. Cheveux naturels, jamais de perruque, souvent du toupet, front haut, yeux pleins de feu (coups-d'œil comme des coups de pistolet), nez à la romaine ou à la grecque, — ne saigne pas souvent du nez, moustache au dessus et au dessous de la bouche.

Accusé d'émeute, propagande, association, anarchie, rêves, systèmes, banquets, coups de pistolet, etc., etc.

Muni de ce signalement et accompagné du garde champêtre et d'un piquet de garde nationale, je fis une visite domiciliaire générale..., mais je ne trouvai personne à qui ce signalement pût s'appliquer. Alors j'ordonnai une battue.... Mais avant je voulus faire un dernier essai, une démarche décisive. Je pris le parti de me rendre à la ville pour consulter mon avocat. Voici à peu près sa réponse :

« Les républicains sont ceux qui veulent le gouvernement par le peuple et pour le peuple. — La république n'est qu'un moyen : le but est le soulagement des travailleurs, des classes les plus pauvres et les plus nombreuses, leur admission à la jouissance des biens physiques, moraux et intellectuels. Pour atteindre ce but lentement et pacifiquement il faut des lois, pour faire ces lois, il faut des législateurs; pour faire ces législateurs, il faut la volonté du peuple. mais il ne suffit pas que le peuple veuille, il faut qu'il veuille bien. Pour cela, il faut qu'on l'enseigne, ou que du moins pour une première fois on consulte tous ceux qui ont une intelligence, une probité suffisantes pour faire un choix parmi ceux de leurs concitoyens qui ont le plus de probité et d'intelligence. Malheureusement le gouvernement qui a intérêt à ce que le plus petit nombre continue d'exploiter le plus grand nombre, s'oppose à ce que le sort du peuple s'améliore, à ce que son intelligence se développe. C'est pourquoi il ne manque pas de dire que le peuple est trop misérable et trop ignorant pour qu'on lui confie l'exercice de droits politiques, et il se garde bien d'ajouter qu'il fait tout ce qu'il peut pour empêcher le peuple de sortir de cet état. — On vous a parlé de 93. Ce n'est point là un véritable essai de République. Précisément parce que pendant 1400 ans et plus le peuple a été tué par le pouvoir dans la misère, l'ignorance et l'abrutissement, lorsqu'il a recouvré tout à coup sa liberté il a commis des excès auxquels l'ont exité d'ailleurs, ses ennemis du dehors et du dedans. La République d'alors était une armée, un combat, un champ de bataille. — Encore une fois on ne peut rien conclure de cet essai. Pour juger de la savenr, de la limpidité d'une liqueur, on attend qu'elle soit en repos, que le vase soit bien assis. On vous dira aussi que la France est trop grande, trop peuplée qu'elle est entourée de voisins dont il faut obtenir le consentement. — Quant à ces voisins, ils ne tarderaient pas à nous imiter. Quant à l'étendue et à la population, je ne vous citerai pas des Républiques de

toutes les dimensions qui ont existé ou existent encore; mais voyez si à Paris, Lyon et autres grandes communes, on éprouve plus de difficultés que dans l'administration de la vôtre qui n'en est pas la centième partie. Voyez si les municipaux de France qui sont élus pour la plupart, dont aucun n'est payé, voyez s'ils ne font pas autant et d'aussi bonne besogne que les préfets et sous-préfets, ministres et sous-ministres, que les plus hauts fonctionnaires de l'état.

Enfin M. le préfet, je n'en finirais pas si je vous rapportais tout ce qu'il m'a dit sur le budget, les impôts, les dépenses, l'instruction publique, la religion, la liberté, l'égalité, le gouvernement à bon marché, électif, responsable; il m'a dit des choses que je n'ose vous répéter, qui m'ont fait venir chair de poule. Je ne vous cacherai pas pourtant que quand il m'a parlé des vœux et des besoins du peuple, de ses intérêts, de ses plaintes, j'ai reconnu que ce que les républicains voulaient procurer à ce peuple était exactement ce que j'ai entendu si souvent demander, ou du moins désirer aux habitants de ma commune dans les fréquents entretiens que j'ai avec eux. Il n'y a de différence que dans les mots; de même pour les moyens, il m'a semblé que ceux que veulent employer vos républicains sont assez du goût de mes administrés.

Pour pouvoir vous dire ce qui en est, je me suis avisé, un beau jour de fête patronale, de monter sur un tertre, après avoir fait battre nn rappel et ensuite un roulement; puis j'ai fait du mieux que j'ai pu, et d'une voix de chantre, un discours en trois parties, où j'ai fait entrer la consultation de mon avocat, et que j'ai terminé par ces mots : « — Que ceux qui sont de cet avis passent de ce côté! » — En quelques minutes toute ma commune s'est rendue à la place indiquée, il n'y a que le sacristain et deux ou trois de ses amis qui soient restés à leur place.

Ainsi donc, Monsieur le préfet, il n'en faut plus douter, toute ma commune est républicaine. Je suis fâché de vous le dire, mais il fallait vous répondre, et c'est la vérité.

M. l'instituteur qui, comme chantre, a appris le latin au lutrin, et qui, comme secrétaire de la mairie, écrit cette lettre sous ma dictée, veut y ajouter ces mots : « *Ab uno disce omnes,* » qui selon lui veulent dire : « *C'est partout comme ça.* »

Agréez, Monsieur le préfet, etc.

Les quatre âges historiques.

Société, vieux et sombre édifice,
Ta chute, hélas! menace nos abris :
Tu vas crouler, point de flambeau qui puisse
Guider la foule à travers tes débris!
Où courons-nous? quel sage en proie au doute,
N'a sur son front vingt fois passé la main?
C'est aux soleils d'être sûrs de leur route;
Dieu leur a dit : Voilà votre chemin.
Mais le passé nous dévoile un mystère.
Au bonheur, oui, l'homme a droit d'aspirer :
Par ses labeurs, plus il étend la terre,
Plus son cerveau grandit pour l'enserrer.

En nation il vogue, nef immense,
Semer, bâtir aux rivages du temps.
Où l'une échoue une autre recommence.
Dieu nous a dit : Peuples, je vous attends.
Au premier âge, âge de la famille,
L'homme eut pour loi ses grossiers appétits.
Groupes épars, sous des toits de charmillie,
Mâle et femelle abritaient leurs petits.
Ligués bientôt, les fils, tribu croissante,
Ont, dans un camp, bravé tigres et loups.
C'est au berceau la cité vagissante :
Dieu dit : Mortels, j'aurai pitié de vous.
Au second âge, on chante la patrie,
Arbre fécond, mais qui croit dans le sang.
Tout peuple armé semble avoir sa furie
Qui foule aux pieds le vaincu gémissant.
A l'esclavage, eh quoi ! l'on s'accoutume !
Il corrompt tout ; les tyrans se font dieux.
Mais dans le ciel une lampe s'allume ;
Dieu dit alors : Humains levez les yeux.
L'âge suivant, sur tant de mœurs contraires,
Religieux, élève un seul autel.
Sois libre, esclave. Hommes, vous êtes frères.
Comme ses rois le pauvre est immortel.
Sciences, lois, arts, commerce, industrie,
Tout naît pour tous ; les flots sont maîtrisés ;
La presse abat les murs de la patrie
Et Dieu nous dit : Peuples fraternisez.
Humanité, règne ! voici ton âge
Que nie en vain la voix des vieux échos.
Déjà les vents au bords le plus sauvage
De ta pensée ont semé quelques mots.
Paix au travail ! paix au sol qu'il féconde !
Que par l'amour les hommes soient unis ;
Plus près des cieux qu'ils replacent le monde ;
Que Dieu nous dise : Enfants je vous bénis.

BÉRANGER.

PAIE, JEAN-JEAN !

On se moque du peuple anglais qu'on appelle John Bull ; c'est là son nom de misère, de mystification, le nom que lui donnent le roi et l'aristocratie quand ils le bernent, ce qui arrive, Dieu merci, fort souvent. En France, les grands et puissans seigneurs, dans les moments où ils ne tremblaient pas, se contentaient de nous jeter autrefois comme terme de mépris, le mot de *peuple*. A la révolution de juillet, ce peuple les a tellement houspillés, qu'ils n'osent plus guères prononcer ce nom qui les épouvante et leur rappelle leur défaite. Et puis, on a proclamé la souveraineté du peuple, et des hommes consciencieux ont pris la chose à la lettre, de sorte, qu'en se moquant tout bas de ce souverain là, on n'ose pas cependant l'attaquer tout haut, par un vieux reste de respect qui semble dû à tout pouvoir encore debout. Cependant on a besoin d'un nom qu'on puisse ridiculiser, vilipender à tout propos, un nom qu'on ait le droit de jeter comme une injure à tout importun, à tout exigeant, un nom qui soit comme un plastron, comme un bouclier, contre lequel on puisse exhaler sa rage ou son mépris, sans qu'au total personne ait à juste titre le droit de s'en effaroucher. Un membre de la chambre des pairs, qui jouit viagèrement de ce titre avec douze bonnes mille livres de rente payées par ce peuple qu'il méprise, a compris toute la difficulté de la position de ses nobles amis, et il va présenter à la chambre un projet de loi en vertu duquel le peuple français s'appellera désormais JEAN-JEAN.

Ce projet, une fois converti en loi, offrira l'inappré-

nable avantage de rire du peuple sans que personne ait le droit de s'en plaindre. Ainsi le ministre viendra vous dire : Les préfets ne gagnent pas assez ; ils sont obligés de donner de bons dîners aux électeurs afin de capter leurs voix, et aussitôt la chambre s'écriera : je donne dix mille francs de plus à chaque préfet.... Allons, PAIE, JEAN-JEAN. Vous avez supprimé l'an dernier les secrétaires généraux des petites préfectures, ces messieurs-là crient contre moi, et avec eux leurs fils, leurs frères, leurs femmes, et leurs filles, qui n'ont point d'épouseurs ; rendez-moi la faculté de les renommer et de gagner ainsi des amis dévoués à la monarchie de juillet ; je n'en veux que vingt, ce sera une soixantaine de mille francs, la France est riche.... Allons, PAIE, JEAN-JEAN.

Le loyer de quatorze individus logés à la bibliothèque nationale, que par le plus lâche servilisme, on ose impudemment appeler bibliothèque royale, coûte à l'état cent cinquante mille francs, ce qui fait un peu plus de dix mille sept cents francs pour chacun ; en ôtant cela du budget, on pourrait dégrèver d'autant nos pauvres contribuables accablés sous le fardeau de l'impôt... Mais qu'importe le peuple. Allons ; PAIE JEAN-JEAN !

Au ministère du commerce ; les employés bien payés d'ailleurs, occupent des bâtimens de l'état qui valent huit millions, ce qui représente un revenu annuel de quatre cent mille francs, sans y comprendre des frais énormes de réparation et d'entretien ; c'est là l'impôt de plus d'une ville où l'artisan languit l'hiver, sans pain à donner à sa femme et à ses enfans ; sans feu pour réchauffer ses membres engourdis ; mais que fait au ministre la misère de tant d'hommes ? il lui faut cela. Allons, PAIE, JEAN-JEAN !

Charles X a grevé sa liste civile de pensions libéralement données aux ennemis de la révolution, à des hommes qui ont vingt ans combattu dans les rangs autrichiens, à des chouans. De vieux soldats de la république et de l'empire, usés dans leurs courses vagabondes à travers l'Europe et l'Asie, mutilés dans vingt combats, depuis le Capitole jusqu'aux bords de la Néva, tendent la main à la charité publique, et n'ont d'autre oreiller que la borne où chaque jour s'affiche leur misère et notre honte ; eh bien, on ne secourra pas cette noble infortune ; on jettera à nos ennemis l'or qui suffirait à rendre heureux nos vétérans.... Ce prix de la chouannerie, du pillage et de l'incendie, ce sera le fruit des sueurs populaires : PAIE, JEAN-JEAN !

Ici le budget cesse d'être grave, et m'a tout l'air d'une farce jouée par Odry au théâtre des Variétés : ainsi on nous demande *trois cent mille francs* pour avoir déménagé le ministère des affaires étrangères, de la rue du Bac, au boulevard des Capucines ; entendez-vous bien, *trois cent mille francs* ; vous allez peut-être croire qu'il s'agissait de faire quinze ou vingt lieues ; pas du tout, il fallait aller à peu-près de notre bureau, à la place du Change, un quart d'heure de chemin. Mais il y avait là tant de choses inutiles pour la conservation desquelles on paie des employés qui ne s'en occupent pas ! Et puis trois cent mille francs, qu'est-ce cela relativement au milliard qui livre la France à ceux qui veillent si bien à ses intérêts !.... Allons, PAIE, JEAN-JEAN !

Nous n'avons point d'ambassadeur à Lisbonne, parce que entre Don Miguel et Don Pedro, qui du reste ne valent pas mieux l'un que l'autre, notre gouvernement n'a point encore osé se prononcer, et qu'il attend pour cela que l'un des deux ait triomphé, ce qui est fort prudent.

Vous croyez peut-être que vous avez gagné de traitement de cet ambassadeur et que puisque le pays n'est pas représenté, le pays n'a rien à payer.

Erreut, mes chers contribuables, erreur grossière ! Allons donc, ne pas payer, vous n'y pensez pas ! le ministre ne veut pas que vous en perdiez l'habitude, et il porte au budget cent mille francs pour un ambassadeur que vous n'avez pas, mais que vous deviez avoir, ce qui est absolument la même chose ; c'est là ce qui s'appelle de la conscience. A ce sujet j'ai quelque chose à vous proposer : Les deux frères qui se disputent le trône du Portugal me paraissent d'aussi mauvaise foi l'un que l'autre, ainsi donc au lieu d'un ambassadeur je vous propose sérieusement d'en avoir deux, avec cela nous ne nous brouillerons avec personne et nous serons prêts à tout événement ; le peuple ne diras pas que c'est trop cher, parce que le peuple est de bonne composition, qu'il aime beaucoup le gouvernement à bon marché que nous avons, et que l'on passe quelque chose à ses amis. Allons ; PAIE, JEAN-JEAN.

J'allais oublier de vous parler de la jeune et belle fille de notre auguste monarque ; mariée comme vous savez au roi des Belges, futur caporal dans les cent-suisse.

Le gouvernement du roi qui n'est pas prodigue de communications diplomatiques, va, dit-on, apporter à la chambre le contrat de mariage de la princesse. Vous allez croire que c'est un grave précédent et que désormais on communiquera aux députés toutes les opérations importantes du cabinet ; ce n'est pas cela du tout, mes amis ; il faut vous défaire de cette mauvaise habitude de crier bravo à tout ce qui paraît bon, car l'engouement n'est pas de longue durée, et vous êtes trop tôt forcés de décompter. On vous présentera les pièces, afin de vous accrocher tout simplement un petit million qu'on a promis de votre part, au futur époux. Vous ignoriez peut-être cette promesse, cela est possible, mais vous êtes bonnes gens, et vous ne chicanerez pas pour si peu, et si le peuple meurt de faim en fournissant aux prodigalités d'un roitelet, nous lui fermerons la bouche et nous crierons plus fort que lui : Allons ; PAIE, JEAN-JEAN.

Oui paie, pauvre peuple, travaille et sue, morfond-toi afin de gagner de quoi nourrir tous ces inutiles, car je n'ai rien inventé, rien imaginé ; ton histoire est assez riche en ce genre pour qu'on n'ait pas besoin d'inventer, quand il s'agit de déceptions et de tromperies.

NOUVELLES

Lyon.

La foule encomrait hier, malgré le mauvais temps, les avenues de Saintfonds. Parmi les masques, on a remarqué un individu portant un chapeau à larges bords, et armé d'une énorme seringue. Il était suivi de plusieurs masques qui lui donnaient une sérénade, mais une sérénade..... oh ! miséricorde, c'était à briser le timpan de l'homme le plus habitué aux charivaris ! de M. Thiers, par exemple. Quelques personnes prétendaient que l'individu charivarisé était un médecin, d'autres disaient que c'était un fonctionnaire ; nous pensons, nous, que c'était M. Prunelle. Heureusement pour lui, notre maire bien-aimé est à Paris, et si la nouvelle de cette mascarade le surprend à la table de quelque ministre, il pourra répondre à ceux qui lui parleront de ce charivari donné par procuration : *Que qu' ça fait ? pourvu que je porte mon bât.*

— On annonce pour dimanche prochain un concert donné par notre compatriote Georges Hain, premier grand prix du Conservatoire, et premier violoncelle du Grand-Théâtre. C'est une bonne fortune pour nos dilettanti. Nous donnerons dans notre prochain numéro le programme de ce concert.

— C'est jeu qu'aura lieu, aux Célestins, la représentation au bénéfice de Prudent. S'il faut en croire les bruits de coulisses, cette représentation est de nature à piquer la curiosité du public. Elle se composera de *l'Art de ne pas monter sa garde*, vaudeville qui a obtenu un succès complet à Paris ; des *Vieux Pêchés*, vaudeville dans lequel Mad. Herdliska et Breton remplissent les principaux rôles, ce qui est d'un bien heureux augure ; enfin, la *Machine Infernale*, drame historique dans lequel sont retracés les principaux détails de l'attentat du 5 nivose. Prudent aura une chambrée complète.

INTÉRIEUR.

PARIS.

Allons donc, allons donc ! nous voilà revenus à la restauration, voici venir le règne du bonnet carré. Écoutez : l'évêque de Meaux, l'évêque de Versailles, l'évêque de Verdun et plusieurs grands vicaires ont eu l'honneur de dîner avec le roi. Savez-vous que voilà un événement de la plus haute importance.

— Parmi les déguisements du carnaval on a remarqué une grosse poire haute de douze pieds et ayant huit pieds de circonférence. Elle a été saluée des rires et des applaudissements de tout le peuple. Un groupe nombreux se forma à la porte St-Antoine et aussitôt on s'écria : *Il faut aller brûler la poire aux Tuileries*. La colonne se dirigeait, armée de torches, mais elle fut arrêtée rue St-Denis, et c'est là qu'eut lieu l'exécution. La poire fut brûlée publiquement, et la poire arrêtée, dit-on, quelques-uns des auteurs de cette scène.

GLANE.

— On rapporte de quelqu'un va, dit-on, remplacer la vignette du Voleur.

— La cour d'assises de la Seine vient d'acquitter M. Mochet qui avait dit *Louis-Philippe assassin, régicide, parricide, a trahi ses serments*. Farceur de tribunal.

— Il y avait avant-hier beaucoup de masques à Lyon. Cela prouve-t-il que les ouvriers sont heureux ? Non, cela prouve seulement qu'ils ont besoin de s'étourdir.

— On demande pourquoi le peuple ne s'occupe plus des débats de la chambre. Parce que la chambre ne s'occupe plus des intérêts du peuple.

— Le roi dîne avec des évêques ; le règne du *goupillon* va-t-il remplacer le règne du *riflard*.

— Le duc de Raguse pensionné, les vainqueurs de juillet aux galères. Vive la meilleure des républiques.

— Ils vont, dit-on, retirer le projet de loi sur l'état de siège.

Tant pis. — Pourquoi ? — parce que.

— Un journal carliste annonce que la duchesse de Berry a daigné mettre la tête à la fenêtre. Sublime princesse..... Elle a mis la tête à la fenêtre.

— En attendant que nous envoyions de l'argent aux Grecs, nos soldats leur distribuent des coups de fusil.

— Au dernier bal des Tuileries il a été volé dix-sept couverts d'argent. Lorsque le peuple s'empara des Tuileries il fusilla un homme qui avait volé un plat d'argent.

— M. Fulchiron a parlé à la chambre sans dire des bêtises. A-t-il parlé pendant long-temps ? — Pendant une minute. — C'est égal, c'est bien joli.

♣ Mercredi 27 février 1853, à neuf heures du matin, sur la place des Cordeliers de cette ville, il sera procédé à la vente à l'enchère et au comptant, de divers effets saisis, consistant en tables, chaises, glaces, commodes, poêles, vaisselle, linge, etc.

BLANC.

J. A. GRANIER, Gérant.